
PAOLO CADENA



LE DÉMON AUX
LAMES ROUGES

The title is written in a bold, grey, serif font with a drop shadow. A large, thick red diagonal slash, resembling a sword blade, cuts across the text from the top-left to the bottom-right.

CHAPITRE SORTI LE 13 MARS 2021

Chapitre 1 : Le Commandant Gabriel Harper

Gabriel Harper contemplait une fleur. Il la contemplait avec une sorte d'insistance qu'il ne se connaissait pas. Soudain, une ombre couvrit cette fleur. Puis elle partit brutalement en fumée alors qu'un nuage de flamme apparaissait autour d'elle. Gabriel Harper sortit alors de sa torpeur. Il se souvint d'où il était. Sur un champ de bataille, dans un désert dont il oubliait systématiquement le nom depuis déjà plusieurs jours, au Nord-Est de la République de

Sabak. Et actuellement, il était à peu près à l'abri dans sa tranchée. Il se rendit compte qu'il n'avait pas encore pensé à replacer son fusil en bandoulière, et qu'il le tenait encore entre les mains. Il corrigea cette inattention, tout en ajustant son manteau. Gabriel ne savait toujours pas pourquoi il gardait ce réflexe venu des cérémonies officielles même sur un champ de bataille, mais il se disait que ça ne changeait pas grand-chose. Il se demanda alors s'il préférerait être à une cérémonie officielle, à s'ennuyer à mourir, ou ici, à diriger ses hommes. Drôle de question, se dit-il en baissant la tête pour regarder sa montre. Onze heures. "Juste à temps" dit-il à mi-voix. Il se retourna alors vers la foule de soldats, entassés dans la tranchée, prêts à écouter ses paroles pour les minutes à venir. Tous lui faisaient confiance. Alors il se devait d'être exemplaire. Il s'éclaircit la gorge, et commença à parler, suffisamment fort pour que tout le monde puisse l'entendre :

- Soldats ! Il est actuellement onze heures ! Comme vous pouvez le voir, l'artillerie effectue des frappes sur les lignes ennemies. Elle s'arrêtera vers onze heures trente. Et c'est à ce moment-là que nous prendrons

l'avantage ! Nous profiterons de leur remise en place pour avancer, d'abord derrière la colline, puis nous jaillirons sur leur tranchée ! Il nous suffira de nettoyer cette tranchée pour prendre le village juste à l'arrière. En effet, nos espions ont confirmé que les premiers renforts n'arriveront pas de ce côté avant des semaines ! Ils ne prendront donc pas le risque de se faire assiéger !

Gabriel marqua une pause, et regarda de nouveau ses soldats. Ils étaient pour la plupart jeunes, et déterminés. Il connaissait tous leurs noms, leurs habitudes, et même parfois leurs familles. Après trois ans ensemble, chacun d'entre eux finissait vraiment par se connaître. Et c'était cette union qui allait faire leur force. Gabriel reprit :

- Aujourd'hui mes amis, est donc le jour où nous contribueront à rendre sa gloire au Royaume Central d'Orient ! Cent-vingt mètres nous séparent de la victoire ! Et nous allons les parcourir le plus vite possible, ils ne nous verront jamais arriver ! Alors courez, et battez-vous, pour vous, pour vos femmes, pour vos enfants, et pour le Royaume Central d'Orient ! Gabriel espérait avoir été convaincant. Il se rendit alors

compte que chacun de ses soldats avait l'air encore plus déterminé qu'auparavant. Satisfait, il se retourna, tandis que ses hommes se remettaient à parler entre eux, en attendant la fin du bombardement. Lui aussi fit de même. Il aurait aimé dire qu'une demi-heure plus tard, l'artillerie s'arrêta de tirer, mais en réalité, c'était légèrement moins précis. C'est ainsi qu'à onze heures trente-deux résonna la dernière explosion sur le no man's land. Gabriel releva la tête. Plus aucun son, en dehors des chuchotement de ses hommes, n'était audible. Pas un seul éclat de voix venant de la tranchée adverse. Il se redressa alors. Du haut de son mètre quatre-vingt, et perché sur une rangée de sacs de sables au pied du mur de la tranchée, il dominait tous les soldats présents. Il se dirigea alors vers l'arrière de la colline, et marcha suffisamment loin derrière elle, pour ne plus avoir de vision sur la tranchée adverse. Il se tourna alors, et dit à mi-voix :

- Soldats, en avant !

Et en un seul mouvement, tout le monde se redressa, et grimpa par dessus le mur de fortune qui formait leur seule protection contre les soldats ennemis. Gabriel fut le premier à sortir de la tranchée. Tout le monde,

suivant les ordres prononcés à voix basse par celui-ci, courut derrière la colline, et se jeta à genoux au pied de cette dernière. Leur commandant attendit que tous les soldats soient en place pour lentement contourner l'obstacle naturel, et regarder la tranchée adverse. Au début, il ne vit rien. Toutefois, en fronçant un peu les sourcils à travers le brouillard de poussière, il vit ça et là, un casque bouger, puis un autre, et encore un autre. Ils étaient là. Ils ne se doutaient de rien. Et si tout se passait bien, dans quelques secondes, ils ne seraient plus. Gabriel se retourna doucement vers son équipe. Cette fois-ci, il remarqua dans leurs regards une certaine forme de peur. Compréhensible. Il dit alors :

- Bien ! Plus que cent mètres ! Townley, dit-il en regardant l'un des soldats. C'est ton tour de compter aujourd'hui !

Puis, il eut l'idée de placer une touche d'humour pour détendre légèrement l'atmosphère.

- Donc si tu meurs, je te passerais le savon de ta vie !

- Oui mon commandant, répondit Townley avec un sourire.

Là, Gabriel se reconnaissait déjà un peu plus. Plus qu'un commandant, il était l'ami de tous ces soldats.

Maintenant toutefois, il fallait agir, et l'heure n'était plus aux plaisanteries. Il regarda une dernière fois ses hommes, puis jeta un œil vers la tranchée ennemie. Il s'éclaircit la gorge.

- C'est parti !

Encore une fois, c'est quasiment un seul mouvement qui se fit ressentir parmi les soldats. Ils jaillirent tous de l'arrière de la colline, et commencèrent à courir sur le terrain sableux. La légère pente leur donnait l'impression qu'ils allaient tomber à tout moment. Ou peut-être étaient-t-ils déjà en train de tomber ? Gabriel n'en avait aucune idée. Ils parcoururent d'abord silencieusement les premiers mètres. Soudain, alors qu'il voyait apparaître à ses côtés les coureurs les plus rapides, il entendit la voix de Townley hurler :

- Tranchée à soixante-quinze mètres !

Soixante-quinze mètres. Environ quinze secondes de course. Il sentit tout le monde autour de lui accélérer le pas. Chacun donnait du meilleur de lui-même.

- Cinquante mètres !

Ils étaient si proches ! Gabriel, qui était jusqu'alors concentré sur le sol, de peur de tomber, redressa la tête et croisa le regard d'un soldat ennemi. Il y lut de la

surprise, et ce qui lui semblait être de la peur. Mais il le vit surtout se tourner vers un autre soldat, et signaler leur arrivée. Allez ! Gabriel se réprimanda. Ce n'était pas le moment d'être pris de pitié pour un adversaire, mais de protéger son équipe. Le choix était vite fait.

- On accélère ! Cria-t-il.

- Quarante mètres !

Gabriel baissa à nouveau le regard, juste à temps pour éviter un gros éclat d'obus au sol. Le terrain devint moins inégal. Le mouvement s'accéléra d'autant plus.

- Trente mètres !

En face d'eux, trois soldats sortirent leurs fusils et se mirent en position de tir. Ils ouvrirent le feu. Les balles fusaient tout autour du groupe, qui courait désormais presque en zigzag pour éviter les tirs. Soudain, il y eut un bruit sourd, suivi d'un gémissement de douleur et Gabriel entendit un corps s'écrouler au sol. Il jeta un œil par dessus son épaule. Il vit alors le corps d'un de ses hommes rouler sur le sable, la jambe dans une position étrange.

- Stanley ! Brailla quelqu'un derrière.

- On s'arrête pas ! Hurla Gabriel en retour. Si on réussit pas maintenant, c'est terminé pour nous tous !

Une balle passa au ras du manteau du commandant.

- Vingt mètres !

- Sortez vos armes ! Cria Harper.

Il y eut un bruit, et tout le monde redressa son fusil. Tout en courant, Gabriel commença à essayer de viser l'un des trois tireurs, qui commençaient à rassembler plus de monde. Sur lequel tirer ? Il recroisa alors le regard de celui qu'il avait vu précédemment.

- Dix mètres !

- Préparez-vous à sauter dans la tranchée ! Reprit Gabriel.

Le soldat ennemi se mit également à pointer son fusil vers lui. Gabriel, haletant, comprit ce qui allait se passer. Il redressa son arme, et ralentit légèrement. Il lut la panique dans le regard du soldat. Mais Gabriel n'hésita pas, et pressa la détente.

Gabriel Harper sortit de la maison tremblante servant d'hôpital de fortune au milieu du

village. Il fut surpris par la luminosité assez basse de l'extérieur malgré l'heure. Il commença à marcher vers l'allée centrale du village, où passaient désormais plusieurs personnes, tirant des chariots remplis de sacs en tous genres. Nourriture, munitions, armes, cadavres... Tout était transporté d'un bout à l'autre du village. Le bruit des bottes des soldats sur le sol et le brouhaha des paroles rendaient l'ambiance presque agréable, permettant quasiment d'oublier le fait que quelques heures plus tôt, des dizaines d'hommes étaient morts sous les tirs et les coups du camp adverse. Mais ils avaient réussi ! L'assaut de la tranchée adverse avait marché. Les ennemis restants étaient en fuite, et après quelques kilomètres, comme convenu, la poursuite avait été abandonnée. Gabriel continua de penser, alors qu'il marchait entre les maisons, toutes quasiment en ruines après avoir vécu les combats et les obus. Il imagina à quel point ce village devait respirer la vie auparavant. Sans doute que des centaines de personnes avaient déjà traversé cette rue, sans jamais imaginer une seule seconde qu'un jour, la guerre viendrait perturber leurs quotidiens. Il se dit soudain qu'il était soulagé que le village ait été

évacué avant leur arrivée. Il aurait été beaucoup moins à l'aise de prendre par la force un village encore habité. Le commandant arriva alors sur une sorte de place centrale, où un grand nombre de soldats étaient rassemblés, dont ses hommes. Il se dirigea vers eux et tout le monde se tourna vers lui :

- Stanley est en vie, et il le restera, dit Gabriel. Malheureusement, même si le médecin pense qu'il pourra garder sa jambe, il pense aussi qu'il ne pourra plus jamais marcher correctement. Foutus Sabakiens. Si seulement j'avais donné l'ordre de tirer un peu plus tôt...

Après un blanc, un soldat prit la parole :

- C'est pas votre faute commandant Harper, le rassura-t-il. Chacun devait jouer son rôle. Vous avez joué le votre en menant cette opération à bien, et Stanley a joué le sien... Et il a survécu !

- J'aurais aimé que tout se passe mieux que ça quand même, rétorqua Harper.

- Vous pouviez pas tout prévoir commandant. Et vous en faites pas... Stanley a jamais été tellement fan de football de toute façon !

Malgré la situation, Gabriel laissa échapper un rire

nerveux, tout comme la majorité des soldats. Il était heureux de réussir à maintenir une ambiance assez détendue en dehors des combats, malgré leurs vies rythmées par la guerre et par des événements plutôt tragiques de ce type. Il n'allait d'ailleurs pas se plaindre de ce côté-là, pour cause : le commandant n'avait jamais perdu un seul homme. Il y avait bien eu quelques blessés, mais jamais rien de trop grave. C'est de cette manière, et grâce à son étonnante réussite à commander des soldats, qu'il était rapidement monté en grade au sein de l'armée du Royaume Central d'Orient. Et c'est ainsi que désormais, à seulement trente-quatre ans, il disposait du prestigieux titre de commandant de bataillon, et le bruit courait qu'il serait prochainement appelé à devenir commandant-chef, au rôle non moins prestigieux de diriger l'un des corps d'armée. La carrière de Gabriel Harper s'avérait et s'annonçait donc très prometteuse. Soudain, alors que les conversations reprenaient entre ses hommes, quelqu'un l'interpella :

- Commandant Harper ! Je suis ravi de vous voir !

Gabriel se retourna. Un homme d'environ une tête de moins que lui venait en sa direction d'un pas décidé. Le

nouvel arrivant portait toutefois un képi qui le “surélevait” et donnait l’illusion (furtive) d’une stature plus importante. Un galon de commandant-chef fièrement placé sur sa poitrine refléta alors un mince rayon de soleil ayant osé une percée à travers les nuages. Gabriel le reconnut alors :

- Commandant Thomas ! De même !

Le commandant-chef Albert Thomas était un bon ami de Gabriel. Il avait été son premier supérieur au sein de l’armée, au moment où il était encore dans l’infanterie en tant que lieutenant, et où Gabriel n’était qu’un bleu, dix-sept ans auparavant. Ensuite, Gabriel était resté dans son corps, tandis que Thomas, lui, avait choisi de devenir artilleur lors de sa promotion au grade de capitaine. C’était un choix qui avait été vivement critiqué au sein de l’armée à cette époque. Mais Thomas avait préféré passer outre, et étant donné sa situation actuelle, cela avait payé, puisque ce dernier était finalement devenu commandant-chef du corps des artilleurs un an et demi auparavant. Ainsi, quelques jours plus tôt, Gabriel avait mis au point cette opération en collaboration avec lui.

- D’après les premières informations que j’ai reçu de la

part de vos hommes, tout s'est bien passé, dit Thomas. Heureux de l'apprendre !

- Effectivement, on a été plutôt efficaces sur ce coup là, répondit Gabriel. Mais ce n'est pas seulement grâce à moi ! C'est grâce aussi à tous ces soldats là derrière - ces derniers poussèrent un cri de joie en cœur - ainsi qu'à mes capitaines qui ont fait un excellent travail sur les côtés de la tranchée ! Et bien entendu à votre artillerie, qui a permis de désorganiser leurs troupes.

- Un excellent travail d'équipe, fit Thomas avec un sourire sous son épaisse moustache. Qui si vous voulez mon avis, mériterait d'être récompensé !

- Vous n'avez pas tort ! Malheureusement, vous êtes bien placé pour savoir qu'on est pas récompensé à chaque haut-fait qu'on accomplit ici, et encore moins quand on atteint des postes plutôt élevés comme les nôtres.

- Bonne remarque Gabriel. Mais quelque chose me dit que... commença le commandant-chef, alors qu'un homme en uniforme s'approchait d'eux en trotinant.

- Commandant Harper ! Cria le nouveau venu. J'ai une lettre pour vous ! Elle provient de l'état-major à Nova !

- Qu'est ce que je disais, chuchota Thomas avec un

nouveau sourire en coin.

Le soldat arriva à leur hauteur, et tendit à Gabriel une lettre effectivement cachetée avec le sceau du ministère des armées. Le commandant remercia le soldat, et ouvrit l'enveloppe. Il tira la lettre et commença à la parcourir du regard.

- Cette lettre est arrivée à une vitesse phénoménale, fit-il en relevant les yeux une fois sa lecture terminée. C'est le général Tiley, qui me demande à la cité royale, en me félicitant pour ma récente victoire ici.

- Il l'a peut-être écrite avant d'apprendre cette victoire, fit remarquer Thomas. Quand devez-vous y aller ?

- Je pars demain, il faut que je retourne prendre le train au Nord.

- Bien ! Je suis heureux pour vous, fit le commandant Thomas. Depuis combien de temps n'êtes-vous pas revenu à Nova ?

- Eh bien... Environ huit mois, répondit Gabriel d'un air indécis.

- Dans ce cas, j'espère pour vous que le général Tiley vous laissera le temps de revoir votre femme et votre fils !

- J'espère aussi.

Soudain, un soldat qui avait entendu la conversation se glissa derrière le muret contre lequel étaient appuyés les deux hommes :

- Vous nous quittez commandant ? Fit-il d'une voix faussement émue.

- Vous ne nous aimez plus n'est ce pas ? Dit un autre.

- Arrêtez de pleurnicher soldats, je suis même pas encore parti, répondit Gabriel en se tournant vers eux, un sourire aux lèvres.

- Ouais jusqu'à demain, fit un des hommes qui se reprit directement. Enfin, je vous ai pas du tout écouté hein, je l'ai deviné !

- Jusqu'à demain ? Oh commandant, je peux dormir avec vous ?

- Oh ouais moi aussi !

- Eh oh, ria Gabriel. Personne ne dormira avec moi soldats. Vous puez un peu trop pour ça !

- Oh alors ça c'est petit mon commandant, vous qui allez prendre une douche demain !

Gabriel éclata de rire. Il répondit au soldat :

- Eh oui, mais c'est ça qu'on gagnera tous à la fin de la guerre, une bonne douche !

- Alors finissons-en, bougonna le soldat. Je peux

même plus me sentir.

Cette fois, c'est tout le groupe de soldats qui partit dans un rire long et bruyant. Tout le village pouvait probablement les entendre, et c'était comme si tout ce qui était arrivé avant, les combats, les blessés, les morts, n'avaient jamais existé. Quelques minutes après la fin de ce fou-rire, les discussions s'arrêtèrent, et tout le monde commença à mettre en place le camp pour la nuit. Chacun avait une tente, qu'ils transportaient dans une charrette commune depuis plusieurs jours. Les soldats installèrent leur campement à environ deux-cent mètres du village, sur une étendue plutôt plate de sable. Vers seize heures arrivèrent en grande pompe les troupes d'artillerie, qui se mirent alors à célébrer la victoire avec l'infanterie. A dix-huit heures, il fut alors prévu d'incinérer les cadavres des soldats ennemis, tués au cours de l'attaque. Gabriel aida les soldats volontaires à les empiler de l'autre côté du village. Au total, trente-trois soldats, victimes de cette dernière bataille, furent divisés en deux "groupes", puis placés les uns sur les autres, au milieu de cette étendue désertique. Alors que Gabriel jetait un dernier coup d'œil à cet amoncellement de cadavres inconnus,

pour qui on aurait bien du mal à éprouver quoi que ce soit, tant cette montagne semblait inhumaine, il repéra un visage parmi tous ces gens. Un visage qui trahissait le fait que, dans ses derniers instants, l'émotion que ce soldat avait ressenti était la peur. Et ce soldat, Gabriel le reconnaissait. C'était l'homme qui avait aperçu son groupe alors qu'ils descendaient de la colline. C'était l'homme qu'il avait abattu ce jour-là. Gabriel le regarda de plus près. Le soldat Sabakien semblait plutôt jeune. "Il a l'air d'un gars qui n'avait aucune idée de ce qu'il faisait là" pensa Gabriel. Il baissa la tête vers le sol. Il ne devait pas avoir de pitié pour ces hommes. Ils avaient blessé l'un des membres de son groupe ! Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser que finalement, ces soldats Sabakiens n'étaient pas si différents d'eux, les fiers soldats du Royaume Central d'Orient.

- Commandant, fit un soldat qu'il ne connaissait pas à sa droite. Vous devriez reculer.

Gabriel se redressa et fit quelques pas en arrière, sans quitter du regard le tas de corps. Trois soldats se placèrent en rond autour de ce dernier, et commencèrent à projeter de l'essence sur toute sa

surface, couvrant chaque millimètre carré de peau, de cheveux, de vêtement. Puis, une fois que le tas fut bien luisant, couvert de ce liquide si puissant mais si mortel, quatre soldats se placèrent en rond autour de lui, déclenchèrent chacun une allumette, et la jetèrent de leur côté. Le feu jaillit quasiment dans l'instant, et en quelques secondes, de hautes flammes se dressaient au-dessus de la montagne de corps, dans une odeur atroce de chair et de tissu brûlé. Le commandant Harper regarda ce visage qui retenait tant son attention disparaître, pour être probablement entièrement consumé par les flammes. Il eut alors l'impression étrange d'avoir déjà assisté à cette scène. Il regarda la fumée monter lentement jusqu'au ciel, tandis que la chaleur du feu venait lui caresser le visage. Gabriel se souvint alors de cette fleur, cette étrange fleur rouge, partie en fumée de la même manière sur le champ de bataille, quelques heures plus tôt. Il détourna le regard, et se mit en marche vers le campement.

Gabriel Harper fut brusquement réveillé par un énième coup de sifflet de son train à vapeur. Celui-ci résonnait à toutes les gares, et étant donné le trajet de plusieurs heures que le commandant avait à effectuer pour retourner au Nord du pays, il avait fallu prendre le risque d'en devenir sourd. Le commandant regarda la vitre de son wagon, dans lequel il était seul depuis le début du voyage, et observa son propre reflet peu flatteur alors qu'il baillait à s'en décrocher la mâchoire. Il cligna des yeux, et observa au dehors l'arrêt auquel il arrivait. Bon. Il avait encore bien quelques minutes de trajet, voire une heure. Harper repensa alors à ces dernières heures. Il avait pu, comme deviné par ses hommes, prendre une douche, chose qu'il n'avait pas faite depuis plusieurs mois, malgré son statut de commandant. En effet, il avait rarement eu l'occasion de reprendre une vie à peu près "normale" en raison de son rôle de militaire, et de la guerre qui faisait rage contre le peuple des Sabakiens depuis maintenant trois ans. En réalité, le commandant aurait aimé dire que cette guerre durait

véritablement depuis trois ans, mais ses racines remontaient bien avant, puisque cette guerre, selon les livres d'histoire, rentrait désormais officiellement dans "les Guerres de Séparatisme", un ensemble d'affrontements successifs qui faisait suite à la dislocation, environ quatre-vingt-dix ans plus tôt, de l'ancien Royaume Central en trois nations distinctes : le Royaume Central d'Occident, la République de Sabak et le Royaume Central d'Orient. Cette dislocation était donc née d'un mouvement séparatiste, engendré par les habitants du désert de Sabak, qui désapprouvaient depuis plusieurs années les actions du gouvernement du Royaume Central. Le Roi de l'époque, n'ayant rien fait pour empêcher cet affront fait à son autorité, avait alors été vivement critiqué par la majorité des régions de l'Est du pays, qui s'étaient alors à leur tour détachées pour former le Royaume Central d'Orient. Après plusieurs bavardages politiques et diplomatiques, la portion du Royaume Central restant avait adopté le nom de Royaume Central d'Occident. Mais cela n'avait pas mis fin aux conflits entre les - désormais trois - nations, et le Royaume Central d'Orient était quasiment

immédiatement entré en guerre contre la République de Sabak. Depuis, pas moins de cinq guerres avaient éclaté régulièrement entre les deux pays en comptant l'actuelle, parmi lesquelles certaines avaient plus rarement impliqué le Royaume Central d'Occident. Gabriel soupira. Un rien pouvait maintenant déclencher la guerre entre les deux nations et une véritable course à l'armement s'était mise en place pour savoir qui anéantira l'autre en premier. Mais le commandant était confiant pour sa patrie. Ce n'était qu'une question de temps avant que les troupes du courageux Royaume Central d'Orient ne marchent glorieusement sur les villes des déserteurs de la République de Sabak. Gabriel bailla à nouveau. Il baissa les yeux vers le journal froissé posé sur la table qui séparait les deux rangées de banquettes. Journal qu'il avait d'ailleurs dû acheter à la va-vite par la fenêtre de son wagon à un jeune vendeur qui, en braillant les exploits du commandant trop fort, avait réveillé ce dernier. "Un village ennemi tombé entre les mains des forces du Royaume ! Achetez la dernière édition mesdames et messieurs !". "Tu parles d'un réveil" avait pensé Gabriel alors qu'il tendait deux

pièces au vendeur qui s'était jeté sur la fenêtre dès qu'il l'avait vue s'entrouvrir. Revenu à l'instant présent, le commandant tira sur l'interrupteur à sa droite et la lampe de la table s'alluma, éclairant tout ce qui était à sa portée, dont le journal. Gabriel le parcourut du regard. "Edition du 5 mars 988". Un immense titre, d'un noir de jais, parcourait la première page d'un bout à l'autre. "L'Oriental". Réputé comme l'un des meilleurs journaux du pays, les informations qu'il trouverait à l'intérieur ne devraient pas être si romancées n'est ce pas ? Il l'ouvrit.

Victoire ! Un groupe de soldats ennemis est tombé face à la puissance des forces du Royaume Central d'Orient ! Hier dans la matinée, un ingénieux plan, mis en place par le désormais célèbre commandant Gabriel Harper ("Étonnant" remarqua ce dernier) a permis aux forces alliées de pénétrer en plein territoire ennemi, dans le petit village de Ofakt au sein du désert du même nom ("Voilà donc le nom de ce fameux désert"), à quelques kilomètres au Sud de la frontière ! Ce plan, réalisé grâce à la précieuse aide du commandant-chef Albert Thomas, a été la clé pour le

bataillon du commandant Harper. Les soldats se sont élancés dans une bataille sans merci contre la puissance ennemie, réduisant une tranchée à néant. Ils ont ensuite pu prendre un repos bien mérité dans le village déserté. Une illustration est disponible en page 7.

Gabriel tourna les pages du journal, curieux de voir la manière avec laquelle un illustrateur non-présent aurait pu les représenter. Il tomba sur une image plutôt déroutante. Il était représenté au premier plan, à côté du commandant-chef Thomas. Il se regarda plus attentivement. Il réalisa alors que ce dessin de son visage devait en réalité être tiré de la dernière photographie qu'il avait réalisée pour la presse, un an auparavant. En effet, sur cette dernière, il paraissait moins fin qu'en ce moment même. Le dessinateur semblait également avoir eu des difficultés à représenter son nez, mais Gabriel était trop fatigué pour s'y attarder. Le dessin du commandant-chef Thomas de son côté semblait correspondre trait pour trait à sa version réelle, de ses bottes jusqu'à sa casquette en passant par son sourire malicieux. À

l'arrière, les autres soldats paraissaient eux plus flous. Aucun visage n'était représenté distinctement, ou alors ce n'était que des traits très anodins ou communs. Le décor quant à lui semblait inexistant. Le dessinateur n'avait apparemment pas voulu se risquer à représenter l'architecture locale. Gabriel baissa les yeux et vit la mention "Photographie à venir dans une prochaine édition". Absolument personne ne l'avait prévenu qu'une séance de photographie était prévue avec lui et son bataillon dans les jours à venir, il supposa donc que les journalistes allaient "s'inviter" dans leur campement un soir prochain. Ce n'était sûrement pas sa première préoccupation en ce moment, se dit-il alors qu'il refermait le journal et que son regard se perdait à nouveau au travers de la vitre du train.

- Tout va comme vous voulez Monsieur ?

Gabriel se retourna. Un contrôleur venait d'entrer dans son wagon sans qu'il ne s'en rende compte. Il mit un temps à lui répondre :

- Oui très bien merci !

- Parfait, répondit l'homme. Nous arriverons très bientôt à Nova, si vous descendez ici je vous conseille

de rassembler vos affaires dès maintenant.

Gabriel remercia le contrôleur et commença à remettre de l'ordre dans ses "affaires". Un journal et un sac de voyage qu'il n'avait même pas pensé à ouvrir du trajet. Bon. Au moins ça ne risquait pas d'être long de tout rassembler. Gabriel changea de banquette et se mit sur celle d'en face pour pouvoir avoir la vue dans la direction vers laquelle le train se dirigeait. C'est alors qu'il la vit. Nova. La capitale du Royaume Central d'Orient. Et l'une des villes les plus peuplées et les plus modernes au monde. Avec ses quatre millions et demi d'habitants, la cité grouillait en permanence de vie et abritait les plus grands cerveaux de la science moderne. Enfin là d'où il était, Gabriel ne voyait rien de tout ça. Il voyait uniquement les hautes cheminées des usines désormais pour la plupart installées en périphérie de la ville. C'était un spectacle plutôt impressionnant, bien que les vapeurs noires produites de part et d'autres par les usines puis montant dans le ciel clair rappelaient souvent au commandant les explosions d'obus au milieu d'un champ de bataille. Il chassa cette pensée de son esprit alors que le train passait désormais à proximité des dites usines. Elles

servaient à la fabrication d'un nombre étonnant de choses, du fusil que Gabriel tenait sur le champ de bataille aux bicyclettes qui sillonnaient les banlieues pavillonnaires. L'industrie était un secteur en pleine expansion depuis plusieurs dizaines d'années, et il semblait que cela n'était pas prêt de s'arrêter, tant la production devenait dépendante de la mécanisation. Gabriel pensait à tout cela quand le train jaillit soudainement des parois de pierres et de briques des usines pour être projeté dans la ville, la vraie. Les rails étant légèrement surélevés par rapport aux bâtiments alentour, on pouvait presque voir cette dernière dans sa totalité d'ici. Gabriel devait l'avouer, c'était toujours un spectacle saisissant. La ville s'étendait à perte de vue. Dans les maisons, une grande quantité de lumières étaient encore allumées en raison du léger brouillard et des nuages qui masquaient le soleil. Le commandant sentit alors que la vitesse du train diminuait. Il ne se trompait pas, car quelques instants plus tard, ce dernier se stoppa à la gare de Nova, au Sud de la ville. Gabriel prit son sac et sortit du train. "L'avantage d'être seul dans son wagon, c'est qu'y a personne pour nous infliger le stress de pas sortir à

temps du train” pensa-t-il alors qu’il posait le pied sur le quai et observait les rares autres voyageurs faire de même un peu plus loin. Il commença à avancer lentement le long du quai. En réalité, il ne savait pas trop où il devait aller, la lettre de la veille précisant que quelqu’un viendrait le chercher, mais il n’avait aucune idée des conditions de cette rencontre. Il fut interrompu dans ses pensées par un nouveau sifflement provenant du train. Gabriel grimaça. Ce sifflement était d’autant plus strident une fois à l’extérieur. Le train démarra dans un bruit intense et quitta la gare, continuant son chemin, cette fois sans le commandant, tout en larguant une volumineuse colonne de fumée blanche vers le ciel. Soulagé, ce dernier se tourna et avança dans la gare. Heureusement, à cette heure, il n’y avait pas grand monde. Bien qu’en réalité, c’était plutôt une façon de parler : il n’y avait effectivement personne sur la zone centrale de la gare, mais les bancs disposés le long des murs étaient pour la plupart occupés. Sûrement qu’ici, au centre du grand hall d’entrée, un grand nombre de voyageurs pouvaient se tenir aux heures de pointes. Mais en ce moment, Gabriel était seul. Ou presque. En

effet, il vit plus loin dans le long couloir un homme singulier. Ce dernier était vêtu d'une tenue de garde de la cité royale, mais avait une attitude effaçant totalement le côté solennel de ses habits. Accoudé contre l'une des hautes fenêtres du hall d'entrée, il fumait une cigarette tout en regardant probablement un panorama que Gabriel ne pouvait pas observer. L'homme devait avoir un peu plus de vingt ans, et portait donc cet uniforme qui se désajustait en raison de sa position courbée. Il baissa les yeux, et fit tomber de la cendre sur le rebord de la fenêtre, avant de pivoter son visage en direction de Gabriel. Il écarquilla les yeux, fit disparaître sa cigarette en moins d'une seconde, puis commença à avancer d'un pas rapide vers le commandant. Il s'arrêta à un peu plus d'un mètre de ce dernier, se plaça au garde-à-vous, et s'exprima de vive voix, peut-être même un peu trop vive pour l'esprit embrumé de Gabriel, tout en fixant un point au dessus de sa tête :

- Bonjour commandant Harper ! Veuillez excuser mon attitude ! Je me nomme George, je suis garde à la cité royale de Nova. J'ai été chargé par le général Tiley de vous y emmener... Conduire, de vous y conduire, se

corrigea-t-il en rougissant.

Gabriel cligna des yeux. Le garde avait littéralement l'air d'étouffer.

- Repos George, c'est très sympathique de votre part, je vous remercie.

George baissa son bras, et inspira discrètement. Il reprit :

- Si vous voulez bien me suivre, nous nous y rendrons en auto.

- Très bien allons-y, répondit Gabriel.

Les deux hommes émergèrent de la gare et commencèrent à traverser la place d'un pas rapide. Un pigeon effrayé s'envola à leur passage. Gabriel leva les yeux. Devant lui s'élevaient des bâtiments massifs et élégants, construits selon le même modèle que tous ceux courant le long de la grande avenue qui s'étendait devant la gare. Ces gros bâtiments servaient, depuis leur construction, d'habitations pour une partie de la population de Nova, bien qu'en réalité, ce soient plutôt les foyers mi-aisés qui y vivaient. L'avenue elle-même avait été construite afin de relier plus aisément les différents points de la ville. Ces grands travaux d'aménagements urbains avaient eu

lieu peu de temps après la séparation du Royaume Central d'Orient et du Royaume Central d'Occident. Du moins, c'était ce que Gabriel en savait, n'ayant pas lui-même vécu les travaux. Rares aujourd'hui étaient ceux qui en avaient été témoins, hormis peut-être à l'âge où ce genre de chose n'a guère plus d'importance que le fait de savoir si un ami pourra venir jouer le lendemain. Certains en revanche, avaient tout vécu, et les vivants avaient de la chance de pouvoir les entendre, bien que ces doyens restaient la plupart du temps silencieux. Bien que quand Gabriel en croisait un, il ne pouvait s'empêcher de lui poser des questions sur la première guerre de séparatisme, et le doyen ne restait pas silencieux bien longtemps. Gabriel pensait à tout cela alors qu'il continuait d'avancer vers l'automobile, et que le soleil commençait à faire une percée à travers les nuages, illuminant la grande avenue. Les deux hommes atteignirent le véhicule.

- Je peux mettre votre sac à l'arrière si vous le voulez, dit George en tendant les mains.

- Non merci, il n'est pas lourd, mais c'est sympathique de votre part, refusa le commandant.

Les deux s'installèrent aux places avant de l'auto.

George la fit démarrer dans un vacarme étourdissant, et le véhicule quitta sa place, et commença à avancer sur la route. Le jeune garde semblait à l'aise au volant, ce qui fit penser à Gabriel que ce devait être un habitué de ce type de missions. Lui ne savait pas conduire. Il n'avait jamais prit le temps d'apprendre, et ça ne lui avait jamais été spécialement utile sur le champ de bataille. L'apprentissage de la conduite n'était pas non plus quelque chose de spécialement répandu, bien que Gabriel se doutait qu'un jour, cela serait sûrement beaucoup plus développé. En attendant ce jour, il regardait attentivement son conducteur manier le volant et les vitesses, tandis que l'auto filait le long de l'avenue. Le commandant leva la tête, et vit alors se dresser devant lui une haute colline. Une colline du genre de celles qu'on pourrait reconnaître entre mille. Dominant la cité, elle donnait l'impression d'être une sorte de marchepied pour quelque géant. En effet, elle n'avait pas vraiment de sommet, mais formait plutôt un grand plateau en son point le plus élevé. Ce plateau était clairement délimité et sécurisé par de hautes murailles qui semblaient maintenir les bâtiments adjacents en

place. Les bâtiments en question, qui parsemaient l'intérieur des murs, étaient pour la plupart d'un blanc éclatant, et avaient une structure massive. L'ensemble était coloré par d'immenses banderoles rouges, du même rouge qu'on retrouvait sur les uniformes de Gabriel et de George, la couleur de la puissance, la couleur du Royaume Central d'Orient. George capta le regard de Gabriel en direction de la colline.

- Impressionnant n'est ce pas ? Fit-il avec un sourire tout en redirigeant ses yeux sur la route. La cité royale de Nova. Même pour moi, qui ait souvent cette vue, c'est un spectacle saisissant. Et quand on pense que ces hautes murailles blanches accueillent le gouvernement de l'une des nations les plus puissantes au monde ! Je trouve que c'est d'autant plus saisissant. Gabriel savait toutes ces choses. Il les avait lues, dans des livres d'Histoire, entendues, par tous ses professeurs, dites, à tous ses soldats. Mais, maintenant qu'il y pensait, c'était toujours aussi agréable de l'entendre dire. Le commandant sourit. Il n'était pas militaire pour rien. Il aimait son pays, et il aimait les valeurs qu'il représentait. Il était certain que la guerre face à la nation adverse allait être remportée, que la

paix allait être retrouvée, que les soldats adverses seraient... Le sourire de Gabriel s'effaça. Il venait tout juste de repenser à ce jeune soldat, dont le visage était parti en flammes dans le désert. Pourquoi ? Pourquoi ses pensées retombaient-elles toujours sur lui ?

- Nous arrivons, dit George alors que l'auto semblait peiner à monter la longue côte qui menait au sommet de la colline.

Gabriel recentra son regard sur la route. La voiture acheva de parcourir les derniers mètres et se présenta devant une immense porte de métal noire, créant un contraste étonnant avec les murs blancs comme le lait. Un garde royal, vêtu de la même tenue que George, à la différence prêt que celui-ci ne portait pas de casquette mais un casque, et qu'il portait une arme dans le dos, s'approcha de la vitre conducteur. Il fit un signe de tête à George et se pencha légèrement pour regarder Gabriel. Quand il l'eut reconnu, il se recula et indiqua à haute voix à quelqu'un, que le commandant ne pouvait pas voir, d'ouvrir la porte. Les deux battants de cette dernière pivotèrent alors lentement jusqu'à ce que la place soit toute faite pour le petit véhicule. Gabriel regarda à nouveau le garde royal. Il s'était

placé au garde à vous, à distance respectable de la voiture. George fit avancer cette dernière dans l'allée. Il jeta un œil à Gabriel.

- Excusez-moi si je me trompe, dit-il, hésitant. Mais je n'ai pas l'impression que vous appréciez réellement toutes ces procédures de respect militaires.

Gabriel resta silencieux un moment avant de répondre.

- Ce n'est pas spécialement que je ne les apprécie pas, les règles sont ce qu'elles sont et toutes les personnes en dessous de ceux en charge doivent s'y plier. Mais j'y suis peu habitué. Sur le front tout est différent. Mes hommes sont plus que de simples soldats que je peux remplacer si l'un d'eux est tué au combat, ce sont comme des amis. Je mange avec eux, je dors avec eux, et je me bat avec eux. Et comme il est important de protéger la relation qu'on entretient avec ses amis, il est important de protéger la relation qu'ils ont avec moi. Ainsi, j'évite en général de les faire se mettre au garde à vous à chaque fois qu'ils aperçoivent mon casque dépasser au dessus d'une tranchée ou de les faire dire "mon commandant" à chaque fin de phrase. D'une manière générale, ils ne le font que lorsque nous sommes séparés pendant une longue durée.

Sérieusement, tu imagines quelqu'un faire le garde à vous à la personne qu'il a entendu ronfler toute la nuit ?

George éclata de rire.

- C'est vrai que ça me semblerait plutôt bizarre, fit-il. En tout cas commandant, vous avez l'air de beaucoup tenir à vos hommes. Si je m'étais engagé dans l'infanterie, j'aurais aimé être sous vos ordres.

- Et tu m'as l'air d'être un brave gars, George, répondit Gabriel. Je t'aurais accueilli avec plaisir.

Le conducteur lui sourit, puis la voiture s'immobilisa juste devant des marches.

- C'est ici que nous nous séparons commandant, passez un bon séjour à Nova, dit-il.

- Merci à toi George, et passe une bonne journée, répondit Gabriel en descendant du véhicule.

L'automobile redémarra et fit un demi-tour au bout de l'allée, avant de retourner se garer dans un petit bâtiment. Gabriel la lâcha du regard puis se retourna. Devant lui se trouvait la "véritable" entrée de la cité royale, la grande porte qu'il venait de passer servant au final plutôt de sécurité que d'entrée symbolique. Il fallait l'avouer, cette nouvelle entrée était plus

impressionnante. C'était un long bâtiment, traversant la colline d'un bout à l'autre, barrant le passage à tous ceux ayant osé entrer dans l'enceinte du mur. De hautes marches se présentaient face à Gabriel, bordées par quatre immenses colonnes qui montaient jusqu'au sommet du bâtiment, créant un effet de profondeur évident avec les grandes fenêtres sur les murs juste derrière. Sur les côtés de ce flot de marches montaient deux grands murs qui formaient une sorte de terrasse au niveau de la porte du bâtiment, à côté de laquelle se tenaient deux gardes, chacun d'un côté. La porte s'ouvrit, et un homme en costume émergea de la pénombre, l'air affairé. Il descendit rapidement les marches, jeta un coup d'œil à Gabriel, lui adressa un bref signe de tête, puis disparut du champ de vision de ce dernier. Le commandant s'avança et commença à monter les marches. Durant son ascension, il regarda avec attention les marches immaculées qui menaient à la haute porte au sommet en forme d'anse de panier. Une fois arrivé devant cette dernière, les gardes se mirent en mouvement, et l'ouvrirent. Gabriel eut alors accès à une très grande pièce. En réalité, c'était plutôt une sorte d'immense couloir, reliant cette entrée et le

reste de la cité. Il y avait donc une porte tout aussi imposante de l'autre côté, bordée de chaque côté par deux escaliers permettant d'accéder à un palier de pierre. A ce stade, le commandant ne savait pas trop où aller. Il supposa donc qu'il devait attendre ici. Il s'attarda sur les murs du bâtiment. En effet, ces derniers attiraient l'œil en raison du grand nombre d'éléments de "décoration" qui s'y trouvaient. On y trouvait de tout : des présentoirs d'éléments historiques, des tableaux représentant les personnages importants de la nation, et des affiches de propagande. Une affiche présentant des soldats criant et courant sur un champ de bataille :

Combattez les traîtres, aidez la nation, engagez-vous.

Une affiche présentant une petite fille sur les genoux de son père :

Papa, que faisais-tu pendant les Guerres de Séparatisme ?

Une affiche présentant un soldat criant à l'attention du

spectateur :

Travailleurs ! Participez à la victoire finale. Souscrivez à l'emprunt national.

Gabriel baissa les yeux. Toutes ces affiches donnaient une image plutôt glorieuse de la guerre. Et une image plutôt éloignée de ce qu'il en connaissait. Et, étant commandant de bataillon, il en savait quelque chose. On aurait pu d'ailleurs penser que si Gabriel Harper était désormais commandant de bataillon, c'est car il était tombé dans le piège tendu par ces affiches au cours de sa jeunesse. En réalité, il n'en était rien puisque le commandant était devenu soldat afin de rendre l'honneur à sa famille, après que son père ait été arrêté plusieurs fois pour divers cambriolages, et que ce dernier finisse par mourir en prison peu de temps après la naissance de son fils. Gabriel avait alors grandi dans la misère avec sa mère jusqu'à ce qu'il formule le souhait de s'engager dans l'armée, afin que le nom de sa famille soit redoré. A quatorze ans, il avait ainsi débuté un entraînement afin de devenir soldat, quatorze ans étant l'âge minimal pour débiter ce

dernier. Mais jamais il n'avait rejoint l'armée pour devenir un "héros de la nation" ou pour "vaincre les traîtres". Perdu dans ses pensées, le commandant avait laissé son regard dériver le long des affiches, et fut soudain surpris d'entendre des bruits de pas à côté de lui. Il se tourna. Un homme en uniforme, portant l'emblème de l'armée du Royaume, se tenait à sa gauche et le regardait. Gabriel le reconnut, et allait se mettre au garde-à-vous lorsqu'il se mit à parler.

- On nous a imposé ces affiches dans les bâtiments depuis que les visites de classes ont été autorisées il y a trois mois. Je n'ai jamais vraiment vu l'intérêt. On en trouve dans toute la ville et pour le moment on a vu passer que des classes de primaire ici. A moins que le Royaume veuille une armée de gosses de neuf ans, ces trucs gâchent juste la déco.

Gabriel se mit au garde-à-vous.

- Général Tiley ! Vous m'avez demandé à la cité royale.

- Repos, commandant Harper, bonjour, répondit le général. Effectivement, je vous ai demandé de venir, et sans vous informer de la raison, je m'en excuse. Mais je devais éviter que d'autres officiers se doutent de quoi que ce soit.

- De quoi que ce soit Général ? Demanda Gabriel, intrigué.

Le général Tiley le regarda dans les yeux.

- Vous serez mon accompagnateur lors d'un conseil de guerre qui doit se tenir avec plusieurs acteurs de la guerre dans environ... Cinq minutes.

Gabriel, surpris, haussa les sourcils et interrogea le général du regard. C'était un homme d'une soixantaine d'années qui avait d'ordinaire l'air plutôt joyeux, mais qui cette fois semblait préoccupé. Il portait toujours une barbe qui grisonnait au fil des années, et, aussi loin que Gabriel s'en souvienne, avait toujours eu des cheveux blancs. Les deux hommes mesuraient la même taille.

- Mais... commença le commandant, indécis. Général, pourquoi la procédure n'est-elle pas suivie ? Pourquoi les autres officiers n'ont-ils pas été prévenus ?

Le général baissa les yeux, et s'approcha légèrement de Gabriel.

- Sa Majesté le Roi ne désirait apparemment pas s'encombrer de longues discussions pour cette fois. Cette décision ne m'enchanté pas non plus Harper, mais elle est peut-être nécessaire car il nous faut agir

dans l'urgence. Ce conseil décidera de la suite imminente de la guerre, et il pourrait possiblement conduire à sa fin. Je suis désolé de vous livrer tant d'informations en un bloc, commandant, mais tout vous sera mieux expliqué dans quelques instants. Venez d'ailleurs. Nous devrions nous y rendre dès maintenant.

Gabriel acquiesça.

- Bien mon Général.

- Suivez-moi, fit ce dernier en partant vers les escaliers.

Gabriel obtempéra et les deux hommes commencèrent à monter les marches. Arrivés au sommet des escaliers, ils longèrent le palier de pierre avant de passer une porte pour entrer dans un long couloir, bordé par un nombre étonnant de portes. Les murs que Gabriel longeait semblaient prestigieux et étaient tous décorés. Enfin, le général s'arrêta devant l'une des portes. Sur cette dernière se trouvait un panneau indiquant : *Cabinet des Conseils d'Urgence*. En réalité, il n'y avait pas vraiment besoin de lire le panneau pour comprendre que des choses importantes avaient lieu dans cette pièce puisque

c'était la seule porte devant laquelle se trouvaient deux gardes royaux, encore vêtus de la même tenue que tous ceux que Gabriel avait vu auparavant. Ils se mirent d'ailleurs au garde-à-vous à la vue du général et du commandant, et leur ouvrirent la porte. La pièce dans laquelle entrèrent alors le général Tiley et Gabriel était grande, ronde, et disposait d'une petite fenêtre du côté opposé à la porte, diffusant assez peu de lumière malgré l'heure de la journée. Au centre de la pièce se trouvait une table, éclairée par un plafonnier situé juste au-dessus. Autour de cette table se trouvaient plusieurs chaises, dont la plupart étaient vides. Les autres étaient occupées par différentes personnes en costume, dont Gabriel fut surpris de reconnaître quasiment tous les visages. Il y avait là le roi du Royaume Central d'Orient, le premier ministre, et différents membres importants du gouvernement. Le général Tiley fit alors un pas en avant.

- Bonjour Madame, Messieurs, fit-il. Votre majesté.

Gabriel salua également les personnes présentes, et suivit le général jusqu'aux deux chaises vides qui les attendaient à proximité du groupe. Il s'assit. Comme personne ne parlait, Gabriel allait en profiter pour

refaire un tour de table des yeux pour tenter de trouver les noms de chaque personne, lorsque le premier ministre, situé juste à la gauche du roi, s'éclaircit le voix :

- Bien ! Nous sommes donc au complet pour ce conseil de guerre, bien qu'annoncé tardivement. Nous sommes donc sept : nous avons ici évidemment sa Majesté le Roi Auguste II, mon accompagnatrice Madame la Ministre des Affaires Étrangères Stefanie Nelson, Monsieur le Ministre de la Guerre Nolan Spencer, Monsieur le Général des Armées Lidrus Tiley et son accompagnateur Monsieur le Commandant de bataillon Gabriel Harper et Monsieur le Chef du développement de l'armement de guerre, Nikolas Dunn. Et donc, moi, Premier Ministre, Edo Riggs. Votre Majesté, avec votre permission, nous pouvons commencer.

- Allons-y, répondit le roi d'une voix posée.

**L'issue de la guerre est sur le point d'être décidée !
A suivre dans le prochain chapitre "Retour".**